

bénignes. Ne cherchez pas le délire, il n'y en pas alors. Tristesse, affaissement de l'intelligence, inégalité du caractère, tels sont les premiers faits, et si peu importants encore qu'ils échappent à la famille. Cet homme, à l'inverse des autres malades, vit dans sa maison de la vie de tout le monde ; il se plaindra d'être un peu fatigué, mais le malaise vague ne se formule pas : « Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il, cela ne va pas, je n'ai mal nulle part, je suis un peu fatigué, et cependant j'éprouve le besoin de marcher. » D'autres fois, il vous trompera complètement, et si, en arrivant auprès de lui, vous buttez sur une erreur, il vous fournira les moyens de vous tromper indéfiniment. Mettez-le sur la voie de l'embarras gastrique, il vous suivra, disant oui à toutes vos questions, en raison même de l'affaissement de son intelligence. Il ne prépare plus d'objections, il accepte, et avec une docilité qui accroît votre erreur, il développe le thème que vous lui avez fourni presque à votre insu.

Et comme la maladie marche, un jour il tombe dans un accès de mélancolie plus profonde ; il va rester dans son lit une partie de la journée, indifférent à tout, sourd aux prières, refusant de se lever, et n'acceptant qu'après de longs pourparlers les aliments qu'on lui offre. Il arrive même que, plus irritable, il s'obstine, et, sans que les troubles physiques aient pris de l'intensité, les perversions du caractère augmentent dans d'inquiétantes proportions.

Ce ne sont pas, à proprement parler, des phénomènes nouveaux qui surgissent. Dans cette maladie, on peut formuler cette loi : « Que les troubles vont progressivement croissant, sans pourtant changer de forme. » Que ce soit l'irritabilité du caractère, que ce soit la mobilité des idées, c'est par l'exagération de l'une ou de l'autre que se manifesteront les progrès de la maladie. Irritable, le malade, qu'un rien agace, brise ou frappe ; on s'en étonne peu, on s'y attendait, parce que déjà depuis quelque temps on s'apercevait de sa brusquerie de caractère. On ne s'en alarme pas : que de gens se conduisent de même sans qu'on ait le droit de les regarder comme malades !

Les progrès de l'affection cérébrale peuvent se traduire par l'incessant besoin de locomotion. Le malade ne peut plus tenir en place ; levé au point du jour, il sort, revient, mange à la hâte, gloutonnement, repart sans qu'on sache où il est allé, où il va. Sobre d'ordinaire, il entre dans les cafés, lie conversation avec des inconnus, dépense sans compter. Sa famille s'étonne de ce changement d'allures, elle les trouve singulières. Qu'y peut-elle ? c'est de l'agitation, ce n'est pas encore du délire. Bientôt les courses deviennent désordonnées, incohérentes : en homme affairé le malade monte en voiture, se fait conduire aux extrémités de Paris, descend devant une maison sans savoir pourquoi il est venu jusque-là, paye, ou quelquefois ne paye pas son cocher, et rentre chez lui à pied, harassé de fatigue : heureux s'il ne lui est pas arrivé en route quelque désagréable aventure.

L'intelligence baisse : le souci des affaires a disparu ; le malade est devenu à la fois absolument incapable de s'en occuper, absolument indifférent pour ce qui regarde ses intérêts. Il s'est créé une existence imaginaire qui n'a pas de nom. Il est sous le coup d'impulsions passagères, mobiles qui l'entraînent malgré lui, au hasard. Il ne rentre même plus aux heures des repas, il mange où il peut. Puis cette mobilité se spécialise davantage ; le malade entre dans une phase nouvelle qui trahit un degré plus avancé. C'est le moment des achats d'objets les plus disparates : dans les poches s'accumulent les acquisitions insignifiantes et, quand il rentre chez lui, il les dépose sur les meubles, dans les tiroirs, et les oublie. D'autres fois, et ceci paraît répondre davantage à la nature même de la maladie, il achète des objets d'une certaine valeur et ne se trompe pas sur leur importance. Il agit en vertu d'une sorte d'appétit, d'une tentation singulière que le plus souvent l'occasion a fait naître, et auxquels il a cédé avec une véritable satisfaction. Ce besoin incessant de mouvement, de vie en dehors, cette activité inquiète, entraînent ces malades aux actes souvent les plus ridicules. Les uns emporteront une table, une chaise d'un café. Je me souviens d'un malade qui emporta sur son dos un matelas

lytique général est d'autant moins malade physiquement qu'il est plus excité. L'excitation dissimule les symptômes, elle ne les fait pas disparaître; le retour d'une accalmie les ramène avec leur intensité première.

Puis la marche devient de plus en plus lourde, le malade vacille, traîne tantôt une jambe, tantôt une autre: si après avoir fait quelques pas, vous lui dites de se retourner vivement, il fait effort pour maintenir son équilibre. Ce n'est pas qu'à cette époque il y ait de fréquents vertiges; ils existent cependant, mais déjà l'intelligence est assez engourdie pour qu'il soit difficile d'obtenir des renseignements à ce sujet. D'une docilité passive, le paralytique général obéira volontiers à tout ce que vous exigerez de lui, excepté si vous lui demandez de vous rendre compte de ce qu'il éprouve. Vous vous trouvez en présence d'une impossibilité, il est impénétrable. Il vous dira qu'il n'a ni étourdissement, ni mal de tête, ni tremblements. Il niera l'embarras de sa parole. Si vous n'êtes pas prévenus, si de l'ensemble des faits observés, vous n'êtes pas déjà sur la trace, les difficultés du diagnostic accrues par l'intermittence de phénomènes physiques, presque tous subjectifs, ne seront pas levées par les renseignements fournis par le malade. C'est à vous à rechercher, par une étude rétrospective, la succession des troubles caractéristiques dont je vous ai tracé l'évolution dans cette première période de la maladie.

II

Je vous ai montré un premier type de la paralysie générale où la marche des accidents est progressive, sans secousses. J'ai éliminé à dessein les complications qui sont tellement communes qu'elles méritent à peine ce nom de complications. J'ai supposé le malade arrivé à la période délirante, j'ai insisté sur les caractères du délire, sur ceux que revêtent les accidents somatiques et les troubles paralytiques. Je vous ai fait voir ce qu'était le dé-

lire, la multiplicité des objets sur lesquels il se pouvait porter, tout en conservant la forme ambitieuse et son excessive mobilité, dont l'importance au point de vue du diagnostic est supérieure à celle de la conception délirante elle-même. Nous avons suivi ensemble la marche des phénomènes paralytiques, si tant est qu'ils méritent ce nom, des phénomènes ataxiques, si vous voulez, qui vont toujours en progressant, dépassant peu à peu les limites dans lesquelles ils étaient renfermés au début: embarras de la parole, hésitation de la marche, tremblements particuliers avec des spasmes intermittents, et plus spécialement les spasmes de la face qui sont d'une constatation facile. Parmi eux, vous trouverez très communément un léger frémissement occupant le plus souvent la lèvre supérieure, peu significatif quand il existe seul, ayant toute la valeur d'un symptôme secondaire lorsqu'il existe, en même temps que ce délire, d'autres phénomènes paralytiques.

Une fois arrivés à ce qu'on peut appeler la seconde période de la maladie, ces individus peuvent rester dans cet état pendant un espace de temps indéterminé; mais dans la forme progressive sans secousses que j'ai choisie pour type, la durée moyenne de la maladie ne dépasse pas, en général, 4 à 6 mois sous cette forme. J'ai pris à l'aventure quelques exemples, je vous reproduirai le langage même des malades pour vous donner une idée de la manière dont ils délirent. Vous jugerez combien ils associent mal leurs idées, combien est profond le désordre de leur intelligence.

Le sujet de l'une de ces observations est un homme de 40 ans, remarquable par ce fait, que si son délire était d'une mobilité excessive, il avait cependant des éclaircies de raison suffisantes pour tromper des personnes non prévenues et les entraîner dans une série d'idées dont elles ne soupçonnaient pas les exagérations malades. Cet homme se présente chez le commissaire de police et se plaint d'un vol commis à son préjudice par une fille publique: elle lui a pris sa montre. On fait une enquête, on reconnaît que la plainte n'a aucun fondement; bien plus, on retrouve

chez lui une reconnaissance du mont-de-piété, indiquant qu'il y avait lui-même déposé sa montre. C'est là un fait qui appartient beaucoup plus souvent qu'on ne le croit au délire paralytique. Ce ne sont pas des gens aussi incohérents qu'on veut bien le dire, ils peuvent inventer de toutes pièces une histoire et la suivre jusqu'à un certain degré. Mais là où se révèle le désordre, la mobilité sur laquelle j'insiste, c'est à la fois dans la persistance à suivre sur une idée démontrée fausse, en changeant les circonstances, l'objet, le lieu aussi souvent qu'on les poussera pour obtenir d'eux des détails ou des renseignements nouveaux : c'est ce qui arriva chez cet homme. Il renouvela sa plainte ; formulée une première fois en termes assez corrects pour motiver des recherches, elle devint ensuite absurde, et lorsque le commissaire de police discuta, intervint dans le délire, le malade fut dérouté et divagua davantage. Il raconte qu'il a fait la guerre, qu'il a été blessé : l'instant d'après il dit que ce n'est pas dans un combat qu'il a reçu sa blessure, mais dans une lutte avec les agents de police.

Puis il a vendu des chevaux très cher ; il est marchand boucher, marchand de vin cinq minutes après. Il revient à l'idée du vol : ce n'est plus sa montre qui a disparu, ce sont des marchandises, des sommes d'argent. L'instant d'après il a trente mille francs de rente, et il a vendu des peaux de mouton pour trois mille francs. Il me reconnaît pour avoir dîné avec lui, au dessert il a chanté une chanson qu'il me répète. Il est agité, il ôte sa redingote et la remet ; il est prêt à partir, il s'éloigne, il revient ; l'hésitation de la parole est très prononcée, il y a du spasme des lèvres, surtout marqué à droite, du tremblement des mains, des gestes saccadés.

Un autre est mécanicien. Celui-ci est content de lui-même, il a 43 ans, mais « lorsqu'il est en toilette il n'en paraît pas plus de trente. » Vous avez là un exemple très curieux du délire paralytique qui s'éloigne peu de certaines prétentions vaniteuses assez communes. Que de gens, sans être paralytiques, ont d'eux-mêmes cette opinion avantageuse !

Ce mécanicien vit dans un état de satisfaction générale et pourtant indécise : il a de l'instruction, ayant appris, dit-il, l'arithmétique dans Bezout, il connaît les quatre règles, il a le génie de la mécanique, il fait des pendules d'une manière remarquable.

Si on lui demande des explications, il s'embarrasse, se perd, et laisse là les pendules pour se dire architecte de génie : il va faire construire une tour dans des proportions gigantesques. Il change de sujet, et raconte qu'il est allé voir une construction faite avec des cailloux qu'il n'a pas trouvés bien arrangés, il est allé parler à l'architecte, et lui a conseillé de faire venir des ouvriers avec des brunissoirs pour faire reluire les cailloux ; l'architecte a été enchanté de sa proposition et l'a invité à déjeuner.

Puis, il dit qu'il sait bien dessiner, qu'il est dans la garde nationale à cheval, il est costumé superbement, il ira voir M. Arago dans ce costume, et cet homme si convaincu perd la tête à la plus légère objection. Vous le ferez sans peine se contredire, et affirmer dans les sens les plus opposés : il prétend que les femmes lui sont indifférentes, et cependant il a fait, en un clin d'œil, la conquête d'une très jolie femme, dont il trace le portrait avec une complaisance naïve.

En voici un autre qui se dit négociant en tapisseries. Notez qu'il est courtier en vins. Il a loué un appartement magnifique, il fait des affaires considérables. Il est lié avec M. P..., le premier diplomate de France. Il va se marier, il faut qu'il sorte pour aller voir la dame : s'il n'y allait pas, il manquerait sa position. Il a 90,000 francs qui vont lui rentrer, l'article de la parfumerie lui permet de gagner plus de 30,000 francs, etc., etc.

Dans cette seconde phase, le délire s'accuse ; mais, avec leurs idées ambitieuses, ces malades peuvent encore vivre de la vie commune ; ils se laissent à demi gouverner ; ils sont jusqu'à un certain point sociables, et quand chez eux l'entraînement au vol n'est pas trop actif, on les peut conserver dans la famille.

Mais il arrive souvent qu'ils passent d'une idée à l'autre, qu'ils

se livrent à des dépenses considérables, hors de proportion avec leurs ressources, et alors il devient nécessaire de les enfermer ; une fois placés dans une maison de santé, dans un asile, ils peuvent rester longtemps immobiles ; peu à peu, cependant, ils inclinent vers la démence.

Pendant leur réclusion, de deux choses l'une, ou bien ils tombent dans une sorte d'apathie qui tient surtout à l'absence d'excitations extérieures, ou bien, par le fait de l'impossibilité de communiquer avec le dehors, ils deviennent plus violents ; ils ont de l'excitation maniaque, ils sont dangereux, bien plus par leur inconséquence que par un parti pris d'agression. Ils se brisent la tête tout aussi bien qu'ils frappent les gardiens ; ils ne sont pas méchants, ils sont périlleux.

En même temps marchent les autres phénomènes ; la paralysie s'accroît, l'embarras de la parole dégénère en un bégaiement confus, on les entend à peine parler, et, quand ces malades ont conservé les idées ambitieuses, ce qui n'arrive pas toujours, on distingue, au milieu de la confusion de leur langage, les mots de millions, de richesses, de fortune. Ils ont dans leur parole quelque chose d'analogue à la prononciation empâtée d'un homme à la dernière période de l'ivresse. Cette paresse dans l'articulation des mots, jointe à leur aspect répugnant, leur donne une physionomie sans pareille, même dans les asiles d'aliénés.

Dans la première période, l'excitation passagère pouvait masquer l'embarras de la parole, il est maintenant permanent. Plutôt apathiques, indifférents à tout, ils deviennent malpropres. Ils mangent gloutonnement, avec voracité ; prennent dans leur assiette les aliments avec les doigts, et comme leurs mains sont tremblantes, inhabiles, ils se salissent, et n'en ont pas souci. Et cette indifférence est tellement caractéristique, que si vous trouvez de ces malades qui restent propres, il est probable que ce ne sont pas des paralytiques généraux.

Si accusés que soient les tremblements, ces individus conservent encore pendant longtemps leurs forces musculaires, ce qui

les rend parfois dangereux ; ils vous serrent énergiquement les mains, ils peuvent porter de lourds fardeaux, et quand ils obéissent à de soudaines impulsions, ils opposent à toute contrainte de redoutables résistances. Mais la déchéance peut marcher vite lorsque par le fait de leur mode d'alimentation, et de l'immobilité à laquelle ils sont réduits, des troubles surviennent dans leurs fonctions digestives, ils ont des vomissements, de la diarrhée, ils s'affaiblissent, on est obligé de les maintenir assis pendant la plus grande partie de la journée ; ils pâlisent, leurs cheveux blanchissent, tous les sens s'engourdissent, les matières fécales les souillent, ils sont gâteux ; avec la démence confirmée se sont de plus en plus étendus les troubles paralytiques ; la vitalité de la peau est diminuée, aux points de contact se développent des eschares profondes, et ces malades succombent dans un état de cachexie, de marasme, auquel, à bon droit, on a donné le nom de marasme paralytique. Parfois la mort arrive plus prompte et par accident. Comme la déglutition se fait mal, quelque soin qu'on prenne, des aliments peuvent passer dans le larynx et déterminer la suffocation. La station horizontale obligée peut donner lieu à des pneumonies hypostatiques, très souvent aussi des bouffées congestives avec des convulsions épileptiformes viennent rapidement terminer une existence depuis longtemps compromise.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à ces terminaisons rapides de la maladie. Je veux surtout dégager nettement le type qu'il vous importe de bien connaître, parce que votre intervention médicale sera nécessaire dès le début, parce qu'il faut que vous sachiez quelle est la valeur de ces troubles intellectuels légers d'abord, et qui aboutiront fatalement à la démence de ces troubles physiques qui, sans secousse, vont progressivement s'accroître, de cet ensemble enfin, qui donne à un médecin expérimenté l'éveil, et l'autorise à formuler, du premier coup, un pronostic grave. Je ne crains pas de me répéter, rappelez-vous que parmi les troubles intellectuels, le plus saillant, l'apparition des idées ambitieuses ne constitue pas à elle seule le

et s'en alla le déposer un peu plus loin. Interrogez-les alors : si vous leur demandez le pourquoi de pareils actes, vous constaterez chez eux un étonnement naïf, mais vous ne relèverez pas une conception délirante; ils ont agi en vertu d'une impulsion instinctive, ils n'ont rien de l'aliéné qui suit sur une idée délirante. Arrivés à ce point, ils deviennent voleurs, soit parce qu'ils ne payent pas ce qu'ils ont demandé, soit parce qu'ils ont pris directement ce qui était à leur portée. La caractéristique de ces actes est l'imprévoyance absolue avec laquelle ils sont commis. Un homme dans une certaine position sociale qui volera dans la rue les outils d'un ouvrier, en plein jour, sans précaution d'aucune sorte, et parce qu'ils sont là sous sa main, est un paralytique général. L'aliéné voleur agit d'une tout autre façon, il satisfait un goût, il y met un raffinement, une habileté que vous ne trouverez jamais chez les paralytiques.

Les actes ici précèdent le délire défini. C'est là l'un des traits de la paralysie générale à la première période. Et comme la mobilité des idées est excessive, la mobilité dans les actes ne le sera pas moins. Quand le paralytique applique à une chose définie, ce qui est l'exception, l'activité qu'il dépense pour mille choses différentes, d'ordinaire il arrive à des énormités. J'ai connu un riche banquier, pris de paralysie générale sous cette forme. Un jour, il arrive chez son notaire avec cette agitation dévorante que vous connaissez maintenant, et sans préambule il lui dit : « Eh bien, et votre grande affaire ? » Le notaire, qui avait à vendre un immeuble de plus d'un million, croit que son client fait allusion à cette vente et lui répond : « Je m'en occupe toujours, est-ce que vous auriez l'intention d'acheter ? » Certainement, fait le banquier, sans savoir ce dont il s'agissait, et il donne verbalement plein pouvoir au notaire qui lui achète l'immeuble. Vous retrouverez des faits analogues dans une plus petite sphère : vous verrez des ouvriers, de petits commerçants, acheter sans réflexion aucune un fonds de commerce, une maison; et, chose étrange, si pour la plupart l'acte absurde entraîne de graves conséquences, il se pourra que l'affaire audacieusement

conclue soit bonne. Un de ces paralytiques agités voit un jour affichée sur les murs la vente d'une terre importante. Il se présente chez le notaire qu'il connaît et, comme on le sait fort à l'aise, l'affaire est vite conclue. Moins de deux heures après, arrivaient à l'étude les fondés de pouvoir d'une société industrielle établie dans le voisinage de cette terre; ils en avaient besoin, elle permettait de donner un développement aux affaires; ils avaient attendu longtemps l'occasion qui s'offrait enfin. Leur désappointement fut grand, ils firent des offres que le notaire se chargea de transmettre à son acquéreur. Lorsqu'il alla le trouver, cet homme, ce paralytique, qui avait engagé sa signature, l'accueillit avec l'indifférence d'un étranger à l'affaire, il accepta tout ce qu'on lui proposait, et on lui versa cent mille francs pour céder un marché qu'il avait oublié déjà.

Un degré de plus, et vous allez voir poindre le délire non pas continu, mais intermittent, avec le caractère ambitieux. L'imagination en fait presque tous les frais. Le malade s'exagère sa propre valeur; il se considère comme un personnage supérieur, doué des plus remarquables aptitudes. Familier, bienveillant, il offre sa fortune, invite à sa table, vante le luxe de sa maison; gardez-vous de l'erreur de considérer ce délire comme uniforme, parce qu'il semble peu varier dans son objet. La caractéristique d'un délire ne se fait pas par l'objet sur lequel porte ce délire, vous trouverez des aliénés persécutés par l'électricité, par le gaz, par l'air, toutes choses dont ils ont entendu parler, et auxquelles va se rattacher leur délire. Vous en trouverez d'autres, délirants, mélancoliques avec des craintes analogues, portant sur les mêmes objets; les premiers sont et restent des aliénés atteints du délire de persécution; les seconds seront des mélancoliques: si le délire a le même objet, combien la forme de la maladie est différente dans ses allures, dans son pronostic!

Chez les paralytiques généraux, ce n'est pas sur l'objet du délire, c'est sur sa manière d'être, sur son évolution qu'il en faut établir la nature. C'est pour cela que j'ai insisté sur l'agitation du malade, dont le délire, sur quelque objet qu'il se porte,

conserve le caractère de mobilité propre à la maladie elle-même, dans cette première période. Je vous ai dit que le fait dominant était la satisfaction ; elle se traduira par d'orgueilleuses exagérations. Les richesses, les honneurs, les dignités, la vanité de la force musculaire, de la beauté du visage, la supériorité de l'esprit, l'habileté dans les exercices du corps, les paralytiques ont tout cela, et plus encore. Leurs relations sont les plus élevées, leur luxe est du meilleur goût, leurs chevaux sont des plus brillants. Tout ce qui relève d'eux est d'une incomparable supériorité. Il n'y a pas, à cette période, une idée délirante particulière ; tout se ramène à une satisfaction diffuse, avec une excessive mobilité quant à l'objet de ce vaniteux contentement. Tels sont les caractères généraux de ce délire, en vertu duquel, par intervalles, le paralytique passe aux actes. Je vous ai parlé des achats inconsidérés, vous rencontrerez, sous une autre forme, des actes non moins absurdes. Marié de fait, un paralytique rêve un mariage nouveau. Il va chez un loueur de voitures et dispose tout pour une imaginaire cérémonie ; je suis appelé un soir chez un aliéné de ce genre qui avait à sa porte une file de quinze voitures. Le loueur auquel il s'était adressé n'avait rien vu de sa folie tant le délire était peu apparent. C'était un petit fabricant ; non seulement il avait loué des voitures, mais il avait encore fait de nombreux achats en vue de son mariage. J'insiste près de vous sur ces faits, ils sont de la plus haute valeur : retenez bien ceci, c'est que le délire dont on parle dans les livres n'a rien de comparable à celui que je vous représente, et qu'il importe pour vous de n'en pas oublier les caractères, si vous voulez ne pas être embarrassés pour interpréter les actes à cette période de début de la maladie.

A un moment donné, cet individu actif va retomber, fatigué, dans quelque ressouvenir de sa première phase mélancolique. Il redevient passif, engourdi, complètement indifférent aux choses de la vie ordinaire. Les troubles physiques marchent aussi ; parmi tous, le trouble de la parole est celui qui se dessine le plus nettement : il n'est pas constant, il est intermittent.

Lorsque le malade est calme, il bégaie beaucoup ; lorsqu'il s'agite, l'articulation des mots est plus franche, il peut même arriver que toute hésitation disparaisse. Défiiez-vous donc encore de cette caractéristique tirée de l'hésitation de la parole, parce qu'elle peut manquer, — cependant, elle est assez commune pour qu'il soit nécessaire de la bien définir ; — lorsque nous comparerons la paralysie générale à d'autres affections cérébrales dans lesquelles existent des troubles de la parole, il y aura lieu de déterminer les caractères différentiels de ces troubles. L'hésitation dans la parole, chez le paralytique général, n'est pas à bien dire du bégaiement, c'est un arrêt sur une syllabe qui ne sort pas ; le malade ne fait pas effort, comme le bègue, pour la prononcer, il la supprime en passant ; pas de choix, pas d'obstacles créés par une lettre ou une syllabe plutôt que par une autre, au hasard l'articulation reste incomplète, et s'accompagne d'une trémulation visible de la langue et des lèvres. Si vous voulez observer le phénomène dans toute son intensité, faites lire le malade : l'attention qu'il dépensera pour suivre les mots imprimés doublera l'embarras, et si vous prolongez l'expérience, la fatigue le rendra plus grand encore. Il n'en est plus de même si le malade s'anime, et vous verrez se produire pour la lecture ce que vous avez vu pour la conversation, l'articulation des mots redeviendra plus nette.

Les tremblements n'existent pas seulement alors à la langue et aux lèvres, vous les constaterez aux mains, l'écriture les révèle sûrement, le défaut d'agilité des doigts dans les actes qui exigent un peu de précision les trahit. Ils ne sont pas de tous les instants, ils sont intermittents, et tel paralytique général qui n'aura pas pu écrire la première ligne d'une lettre quand vous l'examinerez, vous écrira toute une page quelques heures après ; il vous fera, à la plume, un dessin qui suppose la rectitude du trait et la fixité de la main. Ce n'est pas, à cette heure, de la paralysie vraie, que cette incapacité variable à différents moments de la journée.

Il semblerait, si l'on s'en tenait aux apparences, que le para-